L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE 25 JUILLET 1880.

Les gagnants d'un lot de 150,000 francs.

On n'a guère parlé depuis trois mois de la loterie franco-espagnole. N'est-ce pas aujourd'hui le moment de s'en occuper encore un peu et pour la dernière fois, puisqu'elle va avoir son épilogue avant la fin de la semaine.

Personne ne s'étant présenté avant le délai fixé (4 juillet) pour réclamer le titre de Rente de six mille francs, le Comité va, en effet, verser dans la caisse des pauvres les 150,000 francs attendus et désirés par tant de gens.

Personne ne s'est présenté, disons-nous, c'est une manière de parler, il serait plus juste de dire que tout le monde est venu réclamer le gros lot, mais que personne n'a apporté le billet gagnant, ce qui est indispensable. Ce billet a [illegible]obablement été détruit ou perdu, car toutes les réclamations faites auprès du Comité ont été sans le moindre fondement. Nous avons devant nous les différentes lettres qui lui ont été adressées à ce sujet et il nous semble intéressant d'en reproduire quelques-unes certainement fort curieuses.

Commençons par rappeler la mauvaise plaisanterie dont a été victime il y a quelques jours le *Nouveau Journal Républicain*, qui publiait la lettre suivante qu'on lui avait adressée et dont voici un extrait:

Le Monestier, 13 mai 1880.

Monsieur le Directeur,

Il est inutile que les honorables membres du Comité de la loterie franco-espagnole se preoccupent davantage de connaître le gagnant du gros lot de cette loterie.

Je suis le propriétaire du billet 2,803,490 et après de longues réflexions qui expliquent le silence que j'ai gardé jusqu'à ce jour, je viens, devant M. le maire, de brûler ce numéro et je renonce, au profit des pauvres, au gain qu'une fortune capricieuse m'avait apporté, etc.

J. DORIGNY.

A cette lettre était jointe l'attestation suivante, signée de M. le maire de Monestier et portant la double empreinte du timbre municipal.

Le maire de la commune "Le Monestier" certifie que M. Dorigny, habitant la commune, a brûlé numéro 2,803,490 de la loterie franco-espagnole, et lui a déclaré vouloir renoncer au lot de 150,000 francs, gagné par ce numéro. En foi de quoi nous lui délivrons la présente attestation.

Le Monestier, 13 mai 1880.

Le maire, COMPTE.

A première vue, le tout semblait fort régulier: les deux timbres de la mairie donnaient à l'attestation du maire un cachet d'authenticité quasi indiscutable, et le comité aurait pu se croire en droit de distribuer immédiatement aux pauvres, au nom de M. Dorigny, les 150,000 francs auxquels il renonçait si généreusement; mais se méfiant à bon droit, le comité crut nécessaire d'ordonner un supplément d'instruction et fit écrire au maire de Le Monestier qui répondit par la lettre suivante, dont nous respectons le style primitif:

Le Monestier, 22 mai 1880.

Monsieur le président du Comité du Commerce et de l'Industrie.

Votre honorée du 18 courant, m'a vivement surpris et je me demande l'explication de ce chaos.

1 Il n'existe dans ma commune aucun individu du nom de Dorigny.

2o Personne dans ma commune n'a pris de billet à la loterie franco-espagnole, à l'exception de M. le curé et d'un autre habitant et leur demande arrivée trop tard ne put être acceptée.

Je n'ai légalisé aucun certificat constatant l'acte que vous me signalez et je n'ai pu le faire, vu que personne ne s'est présenté devant moi pour brûler un numéro de loterie quelconque.

Le maire du Monestier,

Canton de Saint-Amand, Puy-de-Dome.

Voilà qui est clair. M. Dorigny, ou l'individu qui a pris ce nom, est un farceur, et le *Nouveau Journal républicain* un naïf, qui avait enregistré loyalement, sans s'en douter, une mauvaise plaisanterie, d'autant plus mauvaise qu'elle visait les pauvres.

Là ne s'arrête pas l'odyssée du numéro gagnant: M. Dorigny n'est pas le seul qui prétende l'avoir possédé; il y a quantité d'individus qui, eux aussi, ont réclamé le gros lot, non pour en faire cadeau aux malheureux, mais pour en profiter eux-mêmes. Encore une fois, nous avons là, devant nous, toutes les lettres qui sont parvenues au Comité à ce propos; il y en a un monceau et, dans le tas, nous en choisissons quelques-unes qui semblent fort intéressantes, par la sincérité et la naïveté; mais au fond, la naiveté et la sincérité n'y existent pas.

Voici la première:

Angers, 14 mai.

Monsieur,

Ne soyé pas étonné de ne pas voire réclamer le gro lo de la loterie car c'est moi qui possède le No 2,803,490, si je n'ai pas reclame plu tôt c'est que je voulai avoire un peu d'argent pour mabiler convenablement et avoire de quoi faire le grand voiage; malgré mon numeto je ne trouve pas a enpreter de largent il faut que je travai pour en gaguer; j'ai quarante-cinq ans; on me demande mon argent a viage je ne sai pas que fair vous me direz Ça vous monsieur ce qui faut que je fase, je suis ceribataire j'ai bon envie dacheter des fermes pour allé visité mes fermiers de tem en tem; vous pense bien que je ne vas pa travallé d'ioi quinze jours j'irai le cherché Je vous salu

François CORNEVIN

Tailleur de pierre n. 41 rue Prébignon.

Le Comité a répondu à ce brave Cornevin qui *ne vas pu travallé*, d'envoyer son billet au plus vite. Mais le Comité, comme sœur anne, attend toujours et ne voit rien venir.

Un autre ambitieux, se croyant plus malin que le tailleur de pierre, a fait adresser aux membres du Comité un certificat signé de trois de ses amis, ainsi conçu:

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous informer que le numéro gagnant le lot de 150,000 est entre les mains de M. Rilas Bigasille, employé au chemin de fer à Belfort. La crainte de ses nombreux amis (!) l'a seule empêcher, ainsi que quelque créanciers, jusqu'à présent de vous aviser.

Espérant voir l'oubli ce faire autour de ce fait, il aura l'honneur de vous adresser le numéro gagnant seus quelqueques jours.

Veuillez, etc.

SCHRAMECK,
Inspecteur de la ligne du chemin de Montreux-Vieux.

BERNEIN, Contrôleur, Lazare PUTENAT, Employé.

La crainte de *ses nombreux amis* et des *quelque créanciers* continue à retenir, paraît-il toujours M. Ribas-Bigasille, car jusqu'à présent il n'a pas donné signe de vie.

Dans la foule des lettres que nous avons devant nous, nous trouvons encore les deux suivantes de madrés paysans qui cherchent à extorquer le gros lot, sans plus de succès que leurs devanciers d'ailleurs.

Au premier, il est arrivé un accident; voici comment il le raconte:

Collan, 28 mai 1880.

Messieu,

Je vous anvoit mon numérau gagnant le gros lost je ne peu pas vous le donné toute antier car il mai arrivé malheur un jour que les prenet an note; je métai dut pétrole dans ma lampe le feut prie et me brula plus de cinquante billet heureus man qu'il était an grande parti prie en note.

Je vous pri de vouloir bien me l'envoier par mandat de poste.

COITTANT
Jean-Baptiste.
No 2,803,490.

Canton de Tonnerre
Département de Lyonne.

Mais ce bon M. Coittant n'oublie qu'une chose, c'est d'éclairer sa lanterne ou plutôt il l'éclaire trop bien, car le billet qu'il envoie, à moitié consumé, laisse voir encore les deux premiers chiffres du nombre inscrit primitivement, et ces deux chiffres sont non pas 2 et 8, mais 2 et 0.

Encore un farceur!

Le second, plus malin, c'est un électeur de M. de Cassagnac, a écrit à son député, qui a transmis la lettre à M. Jaluzot.

Voici le passage intéressant de sa lettre:

Monsieur de Cassagnac,

....Ayant mis au feu bon nombre de paperasse aussitôt j'ai pensé que les billets étaient mêlé parmi, j'ai vite sorti les papiers, mais il était trop tard, ils étaient déjà perdu, seulement les chiffres pouvaient encore se distinguer.

Clément Rogé,
Chez Gomband, commune et canton de Gemozac, 23 mai 80.

Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'à l'endroit où M. Rogé peut encore distinguer des chiffres, les yeux les meilleurs, aidés des microscopes les plus puissants, ne peuvent, eux, apercevoir qu'un trou, le feu a complètement détruit les chiffres et du même coup les espérances de M. Rogé.

Si cela peut être une consolation pour lui, qu'il songe qu'il n'est pas le seul sur lequel la mauvaise fortune se soit appesantie et que si l'on ne fait pas droit à sa demande, on ne tiendra pas non plus compte de celles des autres.

Jusqu'à présent on a pu s'apercevoir que toutes les lettres étaient conçues dans des termes polis et ne contenaient que des récriminations permises contre la malechance; mais voici une dernière lettre signée d'un Monsieur qui prend la chose sur un tout autre ton; il accuse le comité de négligence, il l'injurie, il le menace.

Abeilhan (Hérault).

Je trouve bien étonnant que vous ne m'ayez pas répondu à ma lettre que je vous ai adressée dans le courant d'avril, il y a environ un mois, à la suite du tirage de la loterie franco-espagnole: quand j'ai vu que le numéro qui était en ma possession avait gagné un lot, je me suis empressé de vous écrire et, en même temps, je vous ai adressé mon billet dans ma lettre pour éviter un dérangement et pour constater de mon identité et de la véracité des faits, et vous me laissez ignorer; je ne sais à quoi attribuer ce manque de devoir ou de négligence; mon billet de loterie que je vous ai envoyé portait le No 2,803,490, et je sais positivement que j'ai gagné un lot. Veuillez, s'il vous plaît, réparer le retard que vous avez mis à me répondre, car je vous préviens cette fois-ci, je n'attendrai pas un mois; si dans six ou sept jours je n'ai rien reçu, je ferai mes démarches et je m'adresserai à *qui de droit*.

CASTAN D'AUBIN.

M. Castan d'Aubin n'a pas reçu le gros lot et n'a plus écrit au comité après cette tentative d'intimidation. Peut-être continue-t-il ses démarches et est-il toujours à la recherche de *qui de droit*, c'est possible; veut-il un bon conseil: qu'il nous en croie, qu'il renonce à trouver *qui de droit*. "Qui de droit" ne pourra lui dire ce que nous lui disons nous-même, c'est qu'il n'encaissera le gros lot qu'en montrant son billet, le billet authentique No 2,803,940, et il ne l'a pas.

Les réclamations du reste ne se sont pas produites seulement en France, l'étranger en a fourni sa quote-part. L'Italie, par exemple, possède un brave monsieur du nom de Joseph Alo de Popoli, qui a écrit tout naïvement une lettre dans laquelle il se déclare le gagnant non-seulement du gros lot, mais encore du second et prie qu'on les lui adresse "dans un pli recommandé par la poste." Il a le soin d'ajouter: "Je prie les susdits membres du Comité de faire l'envoi affranchi."

Les susdits membres ont répondu naturellement qu'il fallait montrer les deux billets gagnants et, après avoir longtemps hésité, M. Joseph Alo de Popoli a fini par avouer que: "un neveu à lui de six ans jouant dans son bureau, prit les billets en mains, et de suite, sans qu'il s'en aperçût, les réduisit tous deux en miettes."

Ceci est la vérité pure et simple, ajoute-t-il, et maintenant il me faut respecter la très sévère délibération de votre comité, je me résigne en tout et pour tout à la volonté divine.

Le pauvre homme!

Dieu lui tiendra compte de sa résignation, les pauvres surtout, qui encaissent aujourd'hui même le gros lot de 150,000 fr.

Un Amnistié Récalcitrant.

Paris se fait beau, Paris se met en fête pour recevoir dignement les derniers amnistiés. On va parer les monuments épargnés par les incendies de la Commune. On va surtout se débarrasser des religieux échappés à la rue de Haxo, et dont la vue pourrait être désagréable aux nouveaux arrivants.

Mais pendant que tout le monde s'occupe de ceux qui reviennent—plus ou moins directement—de Nouméa, laissez-moi vous parler de celui qui y reste.

Celui-là, on l'a un peu oublié, et pourtant il eut, comme les autres, son heure de notoriété tapageuse, aux côtés de son patron Rochefort. Celui-là, c'est Eugène Mourot, l'ancien secrétaire de la rédaction, et surtout du rédacteur en chef de la *Marseillaise*.

Lorsque je fis sa connaissance—c'était en 1866—Charles-Eugène Mourot avait dix-huit ans. C'était un grand garçon, long, maigre, un peu voûté par une croissance trop hâtive, dégingandé, timide et gêné. Ses cheveux blonds, longs et mal peignés, flottaient un peu au hasard; une barbe entière, mais peu fournie, encadrait son visage rosé et souriant. Très myope, il portait constamment des lunettes qui lui donnaient un petit air vieillot. A première vue, c'était tout à fait le type du jeune maître d'école ou du pion de l'étude des petits.

Son costume confirmait encore cette apparence: longue redingote brune, pantalon noir, un peu usé, mais soigneusement brossé, souliers à lacets, gros porte-feuille sous le bras et par-dessus tout cela un chapeau; oh! mais un chapeau unique au monde; ce chapeau en peluche, vert-bleuâtre ou bleu-verdâtre,—on n'a jamais pu au juste définir la nuance,—quand on l'avait vu une fois, on ne pouvait plus l'oublier.

C'est à la Bibliothèque Nationale que je le rencontrai pour la première fois. Fils d'un brave cultivateur de Nant-le-Grand (Meuse), il avait fait ses études au séminaire de Verdun et se destinait à la prêtrise. Reçu bachelier à seize ans et ne pouvant encore recevoir les ordres, il était venu à Paris, comme professeur, en attendant. Mais il s'était avisé d'écrire des articles théologiques, que M. Veuillot avait vertement empoignés. Blâmé par ses supérieurs, furieux, il avait renoncé à l'état ecclésiastique et était allé s'installer au quartier Latin.

Là, il avait essayé de faire son droit, mais les ressources lui manquaient; il n'avait pu payer ses inscriptions et, abandonnant la basoche, il s'était uniquement consacré au *Grand Dictionnaire Larousse*, dont il était devenu un des principaux collaborateurs.

A un sou la ligne, il fallait *trimer* pour vivre; aussi, de dix à quatre heures, ne quittait-il pas la Bibliothèque où il avait sa place marquée.

Il avait l'existence la plus obscure, en même temps que la plus tranquille. Mais, au quartier, il connaissait des étudiants qui l'avaient initié à la politique. Il écrivit des articles dans les petits journaux de la rive gauche, ces journaux qui étaient toujours supprimés au deuxième numéro. Ravi de voir son nom imprimé, il eût fait n'importe quoi pour se mettre en évidence. Aussi, le 2 novembre 1867, fut-il l'un des premiers à pérorer sur la tombe de Manin, et l'année suivante, alla-t-il porter une magnifique couronne à la place de la Bastille. On parla de lui; il écrivit une lettre au *Siècle* et se crut un des personnages les plus importants de Paris. Il avait dix-neuf ans.

Ce fut bien mieux encore quand, à la fin de 1869, Gustave Maroteau, qui n'était encore qu'un gamin, vint le prier de lui servir de prête-nom pour fonder le *Père Duchesne*. Mais sa joie dura peu: dès le premier numéro, le *Père Duchesne* dont les collaborateurs étaient Eugène Vermersch et Charles Longuet (le rédacteur en chef de l'*Officiel* sous la Commune), fut condamné par la sixième Chambre à deux mois de prison et à deux amendes de cent francs.

Naturellement, c'était le bon Mourot qui, en sa double qualité de gérant et d'imprimeur, endossait tout cela. Au sortir du Palais il courut rue du Jardinet déclarer à ses collaborateurs qu'il en avait assez et qu'il refusait sa signature. Il paraît qu'il fut mal accueilli, car je le vis arriver à la Bibliothèque, tout ému, le nez écorché et sans lunettes...

—C'est trop fort! me dit-il. Pour me consoler, ils m'ont flanqué une pile et cassé mes lunettes... me voilà bien avancé, je ne peux pas travailler sans lunettes et je n'ai pas d'argent pour en acheter; de sorte que si je ne fais pas de copie je n'aurai pas de lunettes et si je n'ai pas de lunettes...

—Vous n'aurez pas de copie, interrompis-je en riant. Voilà ce que c'est que de faire de la politique.

—Si jamais on m'y repince!...

Malheureusement, il n'en avait pas fini avec la justice. Pour le second numéro, publié presque malgré lui, il attrapa trois nouveaux mois de prison, et un matin, vers cinq heures, deux agents vinrent le chercher.

Mourot habitait rue Vavin avec sa maîtresse,—une institutrice qui l'aidait dans ses travaux pour le dictionnaire. Le jour où on l'arrêta, il n'y avait pas dix sous à la maison. Il supplia les agents qui l'emmenaient de le conduire jusque chez M. Larousse, qui demeurait rue Notre-Dame-des-Champs.

Réveillé en sursaut, le père Larousse voulut bien se lever et donna à Mourot, cent francs, que celui-ci porta chez lui. Puis, on se rendit rue de la Clef.

Voilà donc les portes de Sainte-Pélagie fermées sur Mourot. Le malheureux se désolait. Bien qu'il eût la faculté de continuer ses travaux pour le *Grand Dictionnaire*, les documents lui manquaient et il était souvent forcé d'interrompre une besogne commencée. Aussi se désolait-il...

Rochefort qui, lui aussi, se trouvait à Sainte-Pélagie, le prit en pitié. Il lui demanda s'il voulait être son secrétaire et il le chargea, en outre, de l'éducation de son fils. Mourot accepta avec enthousiasme. Le matin et le soir, il écrivait, soit sous la dictée, soit sur les données de son patron; chaque après-midi, le jeune Rochefort, qui répondait alors au nom familier de *Bibi*, venait prendre une leçon d'orthographe et de latin.

Mourot sortit de prison, Rochefort aussi, et ils restèrent ensemble. Secrétaire de la rédaction de la *Petite Marseillaise* d'abord, du *Mot d'Ordre* ensuite, l'ancien séminariste nagea en plein dans la presse révolutionnaire.

Pendant le siège, il fit, avec Rochefort, partie de la commission des barricades: il portait alors une longue capote d'artilleur qui lui redonnait un faux air de curé: On ne se défait jamais de certaines allures.

La Commune venue, il continua et devint l'un des plus exaltés.

On sait comment, fuyant avec son chef, il fut arrêté par les Prussiens. Je rappellerai à ce sujet un mot bien caractéristique. Lorsque M. Gutzwiller, officier de paix, fut envoyé pour chercher les prisonniers, le général Von l'ape qui commandait à Saint-Denis lui dit, en visant ses papiers:

—Et qu'allez-vous faire de M. Rochefort? Le gracier pour qu'il vous tracasse plus tard, sans doute?

—Je ne sais pas, général, répondit l'officier de paix un peu embarrassé de cette question ironique.

—Eh! eh! c'est toujours comme cela en France... si c'était chez nous, vous verriez. On n'irait pas par quatre chemins...

On eût dit que le général prévoyait l'avenir.

Quoi qu'il en soit, Mourot fut ramené à Versailles. En route, sa maudite myopie faillit lui causer une fâcheuse aventure. Je le vois encore à la portière de l'omnibus, regardant la foule en fumant son cigare. Gêné par le soleil, il pinçait la bouche et clignait des yeux.

—Voyez, voyez, disaient les curieux. Il se moque de nous, le brigand!.. Il ne faut pas souffrir ça!

Les chasseurs de M. de Galliffet durent intervenir.

Au conseil de guerre, même aventure; quand, répondant au colonel Merlin, Mourot disait tranquillement:

—Moi, j'étais secrétaire de la rédaction, je ne m'occupais pas du reste...

Il accompagnait cela d'un clignement d'yeux qui lui attira une réprimande sévère. Hélas! le pauvre garçon, cherchant en vain à apercevoir le colonel qui était tout à fait hors de portée de son rayon visuel, faisait des efforts inouïs qui se traduisaient en grimaces.

Condamné à la déportation simple, Mourot eut à bord du transport, comme dans la colonie, une conduite exemplaire qui lui attira les bonnes grâces de l'administration. Il fut chargé de divers travaux et arriva bientôt à être employé dans les bureaux du gouverneur. Puis, favorisé par tout le monde, il fit des entreprises, et au moment où la première amnistie fut annoncée, elle le trouva facteur aux Halles et commissaire-priseur à Nouméa.

Ces deux emplois, là-bas paraissent fantastiques. Cependant, il paraît qu'ils sont assez sérieux. Mourot ne voulut pas les abandonner. Lorsqu'on lui annonça qu'il était libre:

—Qu'irais-je faire en France, à Paris? dit-il. Battre la misère, recommencer le journalisme où il me faudrait forcément me replonger dans la politique. Merci. J'aime mieux rester. *Je ne retournerai à Paris que lorsque je serai riche.*

Et il est resté.

Mourot s'est souvenu de ces déportés anglais, qui, colonisant à Sydney, ont fait fortune et dont les fils siègent aujourd'hui au Parlement. Peut-être le reverrons-nous aussi un jour, arrivant parmi nous, riche... et conservateur.

C'est ce que je lui souhaite.

GEORGES GRISON.

Si vous voulez un ameublement de chambre à coucher, élégant et fin, en bois de rose ou d'acajou, ou une table commune de cuisine; si vous voulez un pliant, vous trouverez tout cela également à bas prix à l'enseigne du Golden Eagle,
Au coin des rues Remparts et Perdido

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme il suit:

FRANCE, Trudelle, mercredi, 21 juillet.
CANADA, Frangeul, mercredi, 28 juillet.
LABRADOR, Sanglier, mercredi, 4 aout.

Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris)..........$100
Cabines à l'arrière du salon des premières.$ 80

BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.

SERVICE DE LA MEDITERRANEE.
Les steamers partiront de New York directement pour Bordeaux, Lisbonne, Gibraltar et Marseille, chaque mois, comme suit:
CALDERA..........Vers le 17 Juillet.
FERDINAND DE LESSEPS...Vers le 17 aout
VILLE DE MARSEILLE......Vers le 17 Sept
Connaissements pour l'Espagne, l'Italie et l'Algérie.

PRIX DU PASSAGE.
Première cabine, $100. Entrepont, $32.

L. GRAND, Agent, Gallier Court, lettre H, Nouvelle-Orléans.
4mai—1an

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier le printemps prochain.

Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.

PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou le Hâvre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Chambre...$150 | Entrepont...$36.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Hâvre ou Brême:
Chambre...$150 | Entrepont...$45.
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Chambre...$25 | Entrepont...$15.
Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.
Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.

N. B. Nos agents pour le Texas, MM. Kauffman & Runge, à Galveston, sont autorisés à délivrer des passages d'entrepont, aux conditions suivantes:
De Brême à Galveston..........$43 00
De à Indianola..........45 50

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départs annoncés et les prix du passage.

Les soussignés vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Hâvre à la Nouvelle-Orléans.

Pour plus de détails, s'adresser à
Ed. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
12 aou— No. 42 de la rue de l'Union.

AMERIQUE CENTRALE.

OTERI'S PIONEER LINE.

Le rapide steamer en fer de première classe
Portant la malle des Etats-Unis.
E. B. WARD, JR.
Capitaine S. PIZZATI.

Pour Belize, Honduras, touchant à Port Cortes, Truxillo, Ruatan, Utilla et à toutes les îles de la Baie, partira positivement pour les ports ci-dessus, Lundi, 12 juillet 1880, à 6 heures du soir, et ensuite régulièrement tous les seize jours, de son mouillage, en face la Place Jackson.

Pour fret et passage, ayant des aménagements supérieurs, s'adresser à
S. OTERI & BRO.
23 et 25 rue Front et 24 et 26 rue Fulton.

N. B.—Le WARD fera son service en connexion avec la ligne régulière de goélettes sur la même ligne. 2 mars—80—1an

Pour New-York directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants:
KNICKERBOCKER.
NEW ORLEANS.
HUDSON.
LOUISIANA.

Le steamer LOUISIANA, Capt. E. V. Gager, tira de son wharf, au pied de la rue Toulouse
Mercredi 28 juillet, à 8 h. A. M.,
L'assurance sur cargaison est pris par cette ligne à 1½ pour cent.
Passage—Cabine..........$40
Entrepont..........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON.
4mai—1an Rue Carondelet No 41.

For New York direct.

Cromwell Line.

This line is composed of the following steamers
NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER
HUDSON, LOUISIANA,
Steamship LOUISIANA, Capt E. V. Gager,
will leave her warf, foot of Toulouse street,
Wednesday, July 28th, at 8 A. M.
Insurance on cargo by this line 1½ per cent.
Cabin Passage..........$40
Steerage — 20
Freight for LIVERPOOL, BREMEN and HAVRE taken by this line, and through Bills of Lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON.

Mme HONORÉ, sage-femme, et médecin pour dames, 140 St Louis et 101 Bourgogne, se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes ces maladies, telles que douleur à la matrice, dentition difficile chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 35 ans, elle se recommande au public. 20 nov..1 an

M. ESCOBAL,

FABRICANT DE TABAC A LA VAPEUR.
DES CELEBRES MARQUES A FUMER ET FINE CUT A CHIQUER
ALL IN ONE, AMERICA, CURRENCY, PURE PERIQUE, HAVANA LONG THREAD, VIRGINIA EXTRA, VICTORY, CRESCENT TRADE, PRIDE OF LA., HAVANA PICADURA, BLACK PRINCE
ET TOUTES LES QUALITES DE TABAC A PRISER.
CIGARES PUR HAVANE, MÊLÉ, CONNECTICUT ET PENNSYLVANIA.
—IMPORTATION DE—
Tabac en feuilles Havane, Cigares Picadura, Cigarettes, Papier à Cigarettes, Pipes Bruyère, en terre, etc.
—MARCHAND DE—
Tabac à chiquer de tous genres et qualités, Poches à tabac, Tuyaux pour Pipes et tout article qui se rattache à ce genre de commerce.
FABRIQUE, No. 205 RUE DE CHARTRES. SUCCURSALE, No 203 RUE DECATUR.
18mai—1an—D.MaJ | VAC. Agence, W. R. IRBY, coin Tchoupitoulas et Gravier, Nlle-Orléans

AVIS SPECIAL. Réduction de Prix!!

Jusqu'à nouvel ordre je ferai une réduction dans le prix de tout mon travail de
25 A 50 POUR CENT.

J'entends exactement ce que j'avance. Le même genre de travail sera maintenu et, comme dans le passé, je me propose d'être le premier pour la mode, le fini et la qualité du travail.
Cette réduction s'applique à tout travail qui se fera dans mes ateliers, même à ces PORTRAITS DE CARBON, dont les couleurs ne s'effacent jamais et qui sont généralement connus comme les

LAMBERTYPES,

Que l'on a recommencé à faire, nous le savons, avec beaucoup de succès.
La photographie ordinaire peut, avec le temps, s'effacer, surtout lorsqu'elle est exposée à une lumière intense, mais tel n'est pas le cas avec le LAMBERTYPE. Ce genre de photographie est

PERMANENT ET INNEFFAÇABLE

Comme les empreintes gravées et aussi durable que les pages imprimées de la Bible.
Par ce procédé les plus petits portraits des personnes défuntes peuvent être agrandis autant qu'on le désire, fournissant ainsi une photographie absolument permanente, plus jolie et plus durable que les portraits à l'huile.
Comme précédemment, nous continuons à faire tout travail d'art connu, et cela mieux et à meilleur marché que jamais. En d'autres termes, l'escompte que nous faisons est sur le prix et non sur le travail.
Je viens d'ouvrir une caisse de CADRES A PORTRAITS d'un dessin unique—quelque chose entièrement nouveau comme genre—dorés, en velours, en ébène, etc., lesquels bénéficient de la grande réduction. Je ne cède devant aucune peine, aucune dépense, ni économie de temps pour que mon travail soit supérieur. Il n'a pas d'égal. J'emploie les meilleurs artistes et le moindre détail n'est pas négligé dans l'exécution du travail. Aucun travail imparfait ne quitte mes ateliers et aucun client n'en sortira mécontent. Les visiteurs ayant ou n'ayant pas l'intention d'acheter sont toujours les bienvenus.

W. W. WASHBURN, 109 RUE DU CANAL.

PHARMACIE DUCONGE.

20 RUE DE CHARTRES 20
NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHE, SUCCESSEUR.

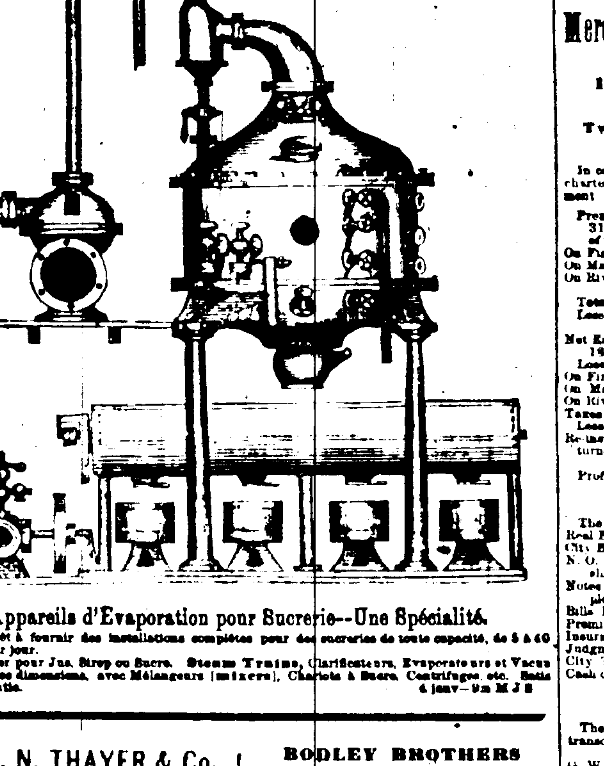
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si favorablement connue un assortiment complet de: MEDICAMENTS PATENTES, FRANCAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'on trouve généralement en un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. Les malades [illegible] des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec autant de célérité. Dépôt du Sirop [illegible] balsamique de Duconge. Agence pour la vente du Wilson's Dysentery Remedy. 1 sept 79—1 an

H. J. RIVET, PHARMACIEN-DROGUISTE

Importateur de Médicaments Patentés Français.
Agent du "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." Propriétaire des célèbres Bitters Our Own Louisiana Aromatic Bitters. 56 rue [illegible] et 26 rue Bienville, Nlle-Orléans.
17 mai 80—1 an.

JAMES D. EDWARDS

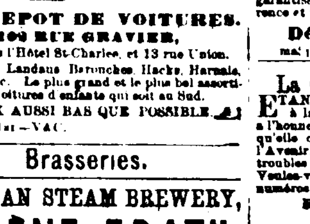
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 Rue FRONT et 21, 23, 25, 27 Rue DELTA
NOUVELLE-ORLEANS.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie--Une Spécialité.

Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des sucreries de toute capacité, de 5 à 40 boucauts par jour.
Bacs en fer pour Jus, Sirop ou Sucre. Steam Trains, Clarificateurs, Evaporateurs et Vacuum pans de toutes dimensions, avec Mélangeurs (mixers), Chariots à Sucre, Centrifuges, etc. Satisfaction garantie. 4 janv—9m MJS

FRED. N. THAYER & Co.



ENTREPOT DE VOITURES.
109 RUE GRAVIER,
Vis-à-vis l'Hôtel St-Charles, et 13 rue Union.
Buggies, Landaus, Barouches, Hacks, Harnais, Fouets, etc. Le plus grand et le plus bel assortiment de Voitures d'enfants qui soit au Sud.
PRIX AUSSI BAS QUE POSSIBLE.
uin—1st—VAC.

BODLEY BROTHERS

ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à boeufs, de pour logs, wagons à coton, charettes à bagasse, charrettes pour fermes, charrettes à [illegible], petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 18 et 20 rue Union.
mai 180—1 an

Brasseries.

PELICAN STEAM BREWERY,
EUGENE ERATH,
283.....RUE VILLERE.....283
Entre Esplanade et Chemin du Bayou.
11jauv—1an D.M.J.

Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
90, 89, 84 et 86 RUE MARAIS.
Entre Conti et St-Louis.
fév.80 -1an—D.M.J.

La Célèbre Madame Léonce

ETANT de retour de France, déjà bien connue à la Nouvelle-Orléans comme clairvoyante, a l'honneur d'annoncer à sa nombreuse clientèle qu'elle continue à dire le Passé, le Présent et l'Avenir. Plus de mariages manqués. Plus de troubles dans les ménages, affaires d'intérêts, etc. Voulez-vous être heureux!.... Voulez-vous des numéros gagnants!.... Venez....
RUE des REMPARTS, 188, Entre St-Ann et Dumaine.
Ecrire Franco, Boîte No 320 Post Office
7mars

Avis aux Contribuables.

Le soussigné se chargera de payer toutes les taxes arriérées ou courantes, soit de ville ou d'Etat, à un escompte très avantageux pour les intéressés. Il réglera également toutes les licences d'Etat à un escompte libéral. Il se chargera de faire un relevé exact de toutes les taxes payées par les propriétaires dont les terres sont soumises aux réclamations de madame Gaines.
JOHN T. DUFOUR
Passage de la Bourse.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.

No 104 rue du Canal.

VINGT-SIXIEME ETAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT aux dispositions de sa charte, la compagnie publie l'exposé suivant:
Primes reçues pendant l'année échue le 31 mai 1880, y compris les primes non acquises de l'année précédente—

Risques de feu		$294,553 51
Risques maritimes		23,682 42
Risques de rivières		29,715 16
Total des primes		$347,951 09
Moins primes non acquises		88,524 00
Primes nettes 31 mai 1880		$259,427 09
PERTES PAYEES—		
Sur risques de feu	$74,435 58	
Sur risques maritimes	8,810 44	
Sur risques de rivières	6,471 11	
Taxes et dépenses, moins intérêt	15,203 87	
Réassurances et primes remboursées	16,706 72	121,627 72
Profits		$137,799 37

La compagnie a l'actif suivant:

Propriétés foncières	$229,035 97
Bons de ville et bons hypothécaires	15,000 00
Stock des N. O. Water Works (1,454 actions)	46,215 00
Billets garantis par hypothèque ou nantissement	147,842 37
Billets à ordre	66,441 96
Primes en voie de collection	34,770 77
Actions de compagnies d'assurance, de banques et autres	65,717 31
Scrip de ville	2,000 00
Jugements sur billets hypothécaires	3 000 00
Argent en caisse	80,490 14
	$690 513 52

L'exposé ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la compagnie.
P. FOURCHY, Président.
G. W. NOTT, Secrétaire.

Etat de la Louisiane, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nlle-Orléans.
Signé et assermenté devant moi, ce 12e jour de juin 1880.
JAMES FAHEY, Notaire.

A une réunion du Conseil de Direction tenue ce 12 juin 1880, il a été résolu de déclarer un dividende en argent de vingt cinq pour cent sur les primes nettes participantes pour l'année échue le 31 mai 1880 payable le troisième lundi de juillet prochain. Aussi de payer aux actionnaires sur demande un second intérêt semestrial de cinq pour cent, faisant dix pour cent par an sur le fonds capital de la compagnie. Désormais l'intérêt-dividende sera payé tous les trois mois.

Directeurs:
P. MASPERO, EDWARD TOBY,
JOHN GEDDES, D. FATJO,
PAUL FOURCHY, M. W. SMITH,
J. J. FERNANDEZ, D. A. CHAFFRAIX,
JNO. B. LALLANDE, CHS. LAFITTE,
B. W. TAYLOR.
13 juin—

Merchants' Mutual Insurance Co., OF NEW ORLEANS,

104 CANAL STREET.

Twenty-Sixth Annual Statement.

In conformity with the requirements of their charter the Company publish the following statement:
Premiums received during the year ending May 31st, 1880, including Unearned Premiums of the previous year—

On Fire Risks		$294,553 51
On Marine Risks		23,682 42
On River Risks		29,715 16
Total Premiums		$347,951 09
Less Unearned Premiums		88,524 00
Net Earned Premiums 31st May 1880		$259,427 09
Losses paid—		
On Fire Risks	$74,435 58	
On Marine Risks	8,810 44	
On River Risks	6,471 11	
Taxes and Expenses, Less Interest	15,203 87	
Re-insurance and Return Premiums	16,706 72	121,627 72
Profit		$137,799 37

The Company has the following Assets

Real Estate	$229,035 97
City Bonds and Mortgage Bonds	15,000 00
N. O. Waterworks Stock (1454 shares)	46,215 00
Notes secured by mortgage and pledge	147,842 37
Bills Receivable	66,441 96
Premiums in course of collection	34,770 77
Insurance, Bank and other Stocks	65,717 31
Judgment on mortgage note	3,000 00
City Time	2,000 00
Cash on hand	80,490 14
	$690,513 52

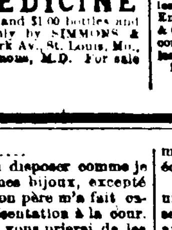
The above Statement is a just, true and correct transcript from the books of the Company.
PAUL FOURCHY, President.
G. W. NOTT, Secretary.

STATE OF LOUISIANA, Parish of Orleans, City of New Orleans.
Sworn to and subscribed before me the 12th day of June, 1880.
JAMES FAHEY, N. P.

At a meeting of the Board of Directors, held on the 12th day of June 1880 it was resolved to declare a cash dividend of 25 per cent on the net earned participating premiums for the year ending 31st May 1880, payable on the third Monday of July next; also, to pay the Stockholders on demand a second semi annual interest of five per cent, making ten per cent per annum on the Capital Stock of the Company. Hereafter, interest dividends to be paid quarterly.

DIRECTORS.
P. Maspero, J. J. Fernandez,
Paul Fourchy, John Geddes,
Jno. B. Lallande, D. Fatjo,
Edward Toby, D. A. Chaffraix,
M. W. Smith, Chas. Lafitte,
B. W. Taylor.
16 juin—

Dr M. A. SIMMONS'



CURES INDIGESTION, BILIOUSNESS, COSTIVENESS, SICKHEADACHE, DYSPEPSIA, COLIC.
CURES LOSS OF APPETITE, SOURNESS OF STOMACH, LOWNESS OF SPIRITS, FOUL BREATH, ETC.
VEGETABLE LIVER MEDICINE
It is put up in 25 cent and $1.00 bottles and packages. Prepared only by SIMMONS & HAYDEN, 2810 & 2812 Clark Av., St. Louis, Mo., successors to M. A. Simmons, M.D. For sale by all druggists.

VAPEURS.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires
Le bateau à vapeur CITY OF YAZOO remplaçant le NATCHEZ, B. S. Leathers Capitaine, J. F. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Parisot pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à JANNEY, 106 Commune et J. S. CARLIN 60 rue Magasine.
25sept—

Pour Grand Ecore, Alexandrie.

Un voyage régulier par semaine.
Pour Grande Ecore, Alexandria, l'Anse aux Œufs, les débarcadères de Norman et Barbin, ainsi que tous les atterrages intermédiaires sur la Rivière Rouge.
Le bateau à vapeur de première classe JESSE K. BELL, DICK SINNOTT, capitaine. Geo. C. Hamilton, Commis.
Partira de la Nlle Orléans tous les SAMEDIS à 5 h P. M. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à R. W. ADAMS, 11 Passage du Commerce
Tout transfert de marchandises, soit à la Nlle-Orléans, soit au débarcadère du wharfboat à l'entrée de la Rivière Rouge est aux frais du bateau et non aux consignataires 6déc—

Têche et Atchafalaya.

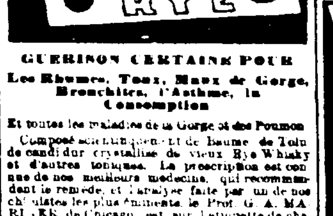
Pour le Têche et l'Atchafalaya.
Départ SAMEDI 31 juillet à 5 P. M.
Pour St Martinville, New Iberia, Jeannerette, Franklin, Centreville, Pattersonville et tous les débarcadères intermédiaires sur le Têche et l'Atchafalaya, le Steamer BERTHA, P. E. BURKE Capitaine, L. P. DELAHOUSSAYE Commis, partira comme il est dit ci-dessus. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à J. R. CAKLIN, 32 Gravier, BRITTON & EPPLER, 132 Gravier.
6juin—2m

Paquebot de la côte et du Bayou Lafourche, deux fois par semaine.
Départ tous les lundis à 5 P. M. et tous Vendredis à 10 A. M.
Pour les débarcadères de la côte et du Bayou Lafourche. Le paquebot de première classe CLARA S, remplaçant la BELLE, Capitaine MAX BLANCHARD, Commis, CHS H. PACKARD. Partira comme ci-dessus, revenant pendant la journée.
Le Vendredi le bateau ira jusqu'à Lockport. A son voyage de retour il partira de Donaldsonville tous les Dimanches et mercredis matin.
Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à V. H. BERNARD, rue St-Louis 9.
7 mai S. HENO Conti 20.

Pour la Baie St. Louis, Passe Christian, Mississippi City, Biloxi et Ocean Springs.
Le magnifique bateau à vapeur HEROINE, John Boardman, maître, John T. Hall, commis.
Part du Nouveau Lac. —Convois— A. M. P. M.
Mardi, à l'arrivée du .... [illegible]
Jeudi
Samedi 8
DE RETOUR.
Il part de Ocean Springs.
Lundi..........5.30
Mercredi..........5.30
Vendredi..........5.30
Si le vent et le temps le permettent.
Commençant SAMEDI, 29 mai 1880.
Billets d'excursion émis à des prix réduits le samedi, valables pour le voyage de retour le lundi suivant.
Le fret est reçu tous les jours au pont Magnolia, nouveau bassin.
W. G. COYLE Agent.
23 mai 33 rue Carondelet.

MANDEVILLE et COVINGTON.

Le steamer de la malle des Etats Unis le NEW CAMELIA,
ARRANGEMENTS D'ETE.
Commençant le 1er Mai 1880,
Part de l'extrémité du Nouveau Lac à l'arrivée des chars du coin des rues Canal et Carondelet. Convoi P. M. | A. M.
Les lundis et les jeudis pour Mandeville et Lewisburg, Madisonville et Old Landing. 1
Les mardis, vendredis et samedis pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville. 4
Le samedi le bateau ira jusqu'au Old Landing
Excursions.
Les mercredis pour Mandeville et Old Landing 8
Les dimanches pour Mandeville et Old Landing 7
Les mercredis pour Mandeville et Madisonville 6
Les dimanches pour Madisonville directement. 6
Retours.
Part de Madisonville les lundis, jeudis et samedis 5
Le mercredi 4.30
De Old Landing les mardis et vendredis 6
Excursions les mercredis et dimanche, départ de Old Landing 3
Deux lignes de diligences correspondent avec le bateau à Mandeville, à Madisonville et Old Landing pour Covington et Abita Springs.
Restaurant de première classe à bord aux prix de la ville.
Fret reçu journellement au pont du Magnolia, rue Delord, nouveau Bassin.
Les trains à l'arrivée desquels doit partir le bateau recevront les bagages rue du Canal, coin Carondelet.
Prix du passage..........$0 50
Pendant la semaine.
Prix d'excursions aller et retour..........$0 50
Enfants moitié prix.
W. G. COYLE Agent.
29 avril— Rue Carondelet No 33.



GUERISON CERTAINE POUR Les Rhumes, Toux, Maux de Gorge, Bronchites, l'Asthme, la Consomption
Et toutes les maladies de la Gorge et des Poumons.
Composé scientifiquement de Baume de Tolu de candi dur crystallisé de vieux Rye Whisky et d'autres toniques. La prescription est connue de nos meilleurs médecins, qui recommandent le remède, et l'analyse faite par un de nos chimistes les plus éminents, le Prof. G. A. MARINER, de Chicago, est sur l'étiquette de chaque bouteille. Les médecins avisent tous que le TOLU, le CANDI DUR et le RYE déterminent le plus grand soulagement dans les cas de toux, de rhumes, d'influence, de bronchite, de maux de gorge, de faiblesse de poumons, ainsi qu'au début ou dans la période avancée de la Consomption.
Employé comme breuvage et pour ouvrir l'appétit, il n'est pas de tonique plus agréable. Le goût en est délicieux et son usage bienfaisant. Dans les cas de faiblesse ou de débilité il donne de la force et du ton au système dont il active l'action.
Mis en grandes bouteilles pour l'usage des familles.

AVERTISSEMENT. —NE VOUS LAISSEZ PAS TROMPER par les marchands sans scrupule qui essaieront de vous vendre du Rock and Rye, au lieu de notre TOLU ROCK and RYE, qui est le seul véritable article médicamenteux, ayant un TIMBRE DU GOUVERNEMENT sur chaque bouteille.
LAWRENCE & MARTIN, Propriétaires.
111 Madison street, Chicago.
EN VENTE A LA NLLE ORLEANS par tous les pharmaciens, grocers et marchands de vin. En gros, par I. L. LYONS, FLASH, PRESTON & CO., et F. HOLLANDER qui le vendront au commerce aux prix du fabricant. Au détail, par les marchands en général.
26 fév—1 an. MJS—c.t.1.2e.

CHEMINS DE FER.

Grande Route de Jackson.

Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
A partir du 4 Juillet 1880 les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:

DEPART		ARRIVEE	
Express No 1	7:45 A M	Malle No 2	7:15 A M
Malle No 3	4:30 P M	Express No 4	11 A M
Mixed No 9	1:30 P M	Mixed No 10	8:15 P M

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 9 et 10 partent tous les jours, excepté le dimanche.
Le train d'excursion du SAMEDI pour McComb City part à 4:15 P. M.
Le train d'excursion du dimanche pour McComb City part à 7:45 A. M. et pour le retour part de McComb City à 3:15 P. M. et arrive à la Nouvelle Orléans à 9:40 P. M.
DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN JUSQU'A ST LOUIS ET LOUISVILLE.
Et sans changement pour CINCINNATI et CHICAGO.
UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES DE L'EST.
Wagons munis de fauteuils inclinés pour dormir, et perfectionnés allant tous les jours jusqu'à Vicksburg sans changement.
Billets en vente, places retenues et renseignements fournis au No 22 rue du Camp coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
S. E. CAREY, Agent Gen. pour les Passagers.

Great Jackson Route.

Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
Trains will leave and arrive at the Calliope street Depot on and after July 4th 1880 as follows

LEAVE		ARRIVE	
Express No 1	7:45 A M	Mail No 2	7:15 A M
Mail No 3	4:30 P M	Express No 4	11 A M
Mixed No 9	1:30 P M	Mixed No 10	8:15 P M

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily—Nos 9 and 10 daily, except Sunday.
SATURDAY accomodation to McComb City leaves at 4:45 P. M.
Sunday excursion trains for McComb City leaves at 7:45 A. M. Returning leaves McComb City at 3:45 P. M. arrives in New Orleans at 9:40 P. M.
PULLMAN PALACE SLEEPING CARS TO ST LOUIS & LOUISVILLE AND THROUGH TO CINCINNATI AND CHICAGO WITHOUT CHANGE. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
Improved Sleeping and Reclining Chair Cars to Vicksburg daily without change.
Tickets for sale, berths secured and information given at 22 Camp Street, corner Common.
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
S. E. CAREY, General Passenger Agent.

La Compagnie du Chemin de fer New-Orleans, Mobile and Texas,

REORGANISEE ET EXPLOITEE PAR LE Louisville and Nashville Railroad.
La seule ligne qui ait deux trains de passagers par jour.

TEMPS.

Part de la Nlle-Orléans	7:00 a. m. et	6:10 p. m.
Arrive à Mobile	12:35 p. m. et	11:35 p. m.
Arrive à Montgomery	7:45 p. m. et	6:20 a. m.
Arrive à Decatur	2:45 a. m. et	12:45 p. m.
Arrive à Nashville	7:30 a. m. et	5:20 p. m.
Arrive à Louisville	2:30 p. m. et	11:45 p. m.

SE RELIANT A TOUS LES POINTS AU NORD ET A L'EST.
C'est la seule ligne qui ait des Pullman Palace Cars depuis la Nlle Orléans jusqu'à Louisville, Cincinnati, Columbus, O., St Louis et Washington, D. C. SANS CHANGEMENT. Cette ligne offre les avantages suivants: C'EST LA PLUS COURTE ET LA PLUS RAPIDE ET ELLE EST SANS RIVALE COMME CONSTRUCTION ET ÉQUIPEMENT.
Bureau des billets coin Camp et Commune, J. W. SMITH agent de tickets où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.
J. W. COLEMAN Agent général de tickets.
D. B. ROBINSON, surintendant.
27 juin—

The New Orleans Mobile and Texas Railroad Company,

As reorganized and operated by the LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
The Only Line Running Double Daily Passengers Trains

CONDENSED TIME.

Leave New Orleans	7:00 a. m. and	6:10 p. m.
Arrive Mobile	12:35 p. m. and	11:35 p. m.
Arrive Montgomery	7:45 p. m. and	6:20 a. m.
Arrive Decatur	2:45 a. m. and	12:45 p. m.
Arrive Nashville	7:30 a. m. and	5:20 p. m.
Arrive Louisville	2:30 p. m. and	11:45 p. m.

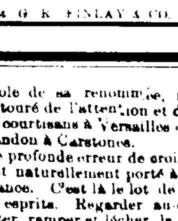
CONNECTING FOR ALL POINTS NORTH AND EAST.
This is the only line running Pullman Palace Cars from New Orleans to Louisville, Cincinnati, Columbus, O., St Louis and Washington D. C. WITHOUT CHANGE. This line possesses the following advantages: IT IS THE SHORTEST, IT IS THE QUICKEST, IT IS UNRIVALED IN CONSTRUCTION AND EQUIPMENT.
Ticket office corner Camp and Common streets, J. H. SMITH Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.
J. W. COLEMAN General Ticket Agent.
D. B. ROBINSON Superintendent.
27 juin

GRAND CHEMIN DE FER

Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira du pied de la rue des Champs-Elysées tous les jours à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 26 A. M.
Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.
Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et le Têche au delà de Morgan City est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits avant l'expédition avec Thomas A. Stephens agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers des taux spéciaux dits commutation, seront accordés à ceux qui expédieront par ce chemin de fer.
Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.
Billets commutation—50c chaque pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner.
GEO. PANDELY, Surintendant.
Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magasin.
Il ne sera point reçu de fret après 5 heures.
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodaux, allant à Thibodaux et Houma.

WARNER'S SAFE REMEDIES

Les Warner's Safe Pills stimulent l'action du foie, guérissent la constipation, la dyspepsie, l'excès de bile, la diarrhée bilieuse, la fièvre en frisson, la malaria et sont parfaits pour déterminer le travail libre et régulier de l'intestin. Le meilleur antidote pour le poison miasmatique. Prix 25 cts la boîte.
Warner's Safe Nervine procure le repos et le sommeil à ceux qui souffrent, guérit le mal de tête et la névralgie et prévient les crises épileptiques; c'est le meilleur remède pour la prostration nerveuse causée par l'excès des boissons alcooliques ou du travail, par de fortes émotions, etc. Calme toutes les douleurs et ne nuit jamais au système. Bouteilles de deux grandeurs: prix 50 cts. et $1



Warner's Safe Remedies sont vendus par tous les pharmaciens et marchands de médicaments.
H. H. WARNER & CO., Propriétaires. Rochester N. Y.
Demandez les [illegible] et certif[illegible]
Agent pour la vente en gros à la N. Orléans, I. L. LYONS
et G. K. FINLAY & CO.

FEUILLETON.

Com. le 24 juillet 1880.

LE CONTREFAIT.

PAR

Mme Marsh.

(Suite.)

Le jour dont je parle est un douloureux souvenir pour moi.

La marquise, après s'être informée des pauvres gens que je soigne, me parla d'elle.

—Monsieur Wilson, je ne suis pas bien portante depuis quelque temps. J'ai besoin, je crois, de vous consulter.... pas dans la rue, ajouta-t-elle en souriant tristement. Voulez-vous être assez bon, quand vous aurez terminé vos courses aujourd'hui, pour venir prendre le thé avec moi au château!.... A neuf heures, vous savez. Mais, si cela doit vous déranger, venez seulement demain. Rien ne presse. Je puis attendre.

—Je me rendrai certainement au château à neuf heures. Madame, et j'espère vous apporter de bonnes nouvelles de nos malades.

—Au revoir, alors, monsieur Wilson.

Et le petit poney-chaise s'éloigna.

Le soir, à l'heure dite, j'avais un long entretien avec la marquise. Quelles ne furent pas ma douleur, mon angoisse,—et cependant je ne m'émeus pas facilement,—en découvrant que les légers malaises dont elle se plaignait quelquefois étaient les symptômes d'un mal intérieur effrayant, déjà trop avancé pour qu'il me fût possible de conserver le plus léger espoir de guérison! Elle vit mon air consterné et rougit en me disant d'une voix un peu émue:

—Monsieur Wilson, c'est, je le crains, plus grave que je ne l'avais imaginé.

—En vérité, Madame, je suis peiné de l'avouer, oui. Mais, avec des soins et surtout avec le secours de la science, j'espère....

Elle m'arrêta d'un geste.

—Monsieur Wilson, vous voulez me donner le change, je le vois. Vous devez me connaître assez cependant pour, quand je vous demande la vérité tout entière,—autant que la science vous permet de la découvrir,—ne pas essayer de me la cacher. C'est ma situation vraie que je désire connaître; vous pouvez me la dire franchement. Ma maladie est-elle dangereuse?

—Je ne vous cacherai rien, madame; oui, elle est dangereuse.

—Très dangereuse?

—Très dangereuse.

—Ai-je une seule chance de guérison?

—C'est là une question que je ne saurais prendre sur moi seul de résoudre.

—Mais c'est votre avis, à vous, que je suis condamnée?

J'hésitai un moment.

—J'ignore, je dois l'avouer, les moyens d'arrêter les progrès du mal. Cependant mon expérience, Votre Seigneurie le sait, est bien peu de chose, et je n'ai pas eu l'occasion ici de la fortifier. Je suis certain qu'en consultant un des premiers médecins de Londres on trouvera des palliatifs, sinon un remède absolu, et que votre existence si précieuse pour nous tous pourra être prolongée pendant bien des années encore.

Ma voix tremblait malgré tous mes efforts pour paraître calme.

—Mon cher monsieur Wilson, je ne saurais vous dire combien je suis touchée de vos bonnes paroles et de l'affection que vous m'avez toujours témoignée. Soyez-en convaincu,—ce n'est pas flatterie de ma part,—mais j'aurais plus de confiance à remettre ma santé entre vos mains qu'en celles de n'importe quel médecin célèbre. Cependant ma vie est encore d'une grande importance pour quelques uns ici-bas, et si réellement vous pensez que mes chances de guérison soient le moins du monde augmentées par une consultation avec un de vos confrères de Londres, je vous en prie, faites en sorte qu'elle ait lieu le plus tôt possible.

—C'est décidément mon opinion, Madame, que cette consultation ait lieu.

—Alors, voulez-vous prendre la peine d'écrire en mon nom au docteur Atkins?

Je retournai chez moi le cœur navré, car je ne conservai pas le plus léger espoir que ces désordres intérieurs, dont les symptômes étaient trop évidents, fussent guérissables.

Le docteur Atkins, une des sommités médicales de Londres, vint à Carstones, et son opinion justifia la mienne. Il se déclara, hélas! aussi impuissant que moi à conjurer le mal. Rien ne pouvait sauver la marquise.

—Monsieur Wilson, me dit la douce créature, je suis peinée de vous affliger en vous questionnant sur ma triste situation. Il faut cependant me dire franchement si l'opinion du docteur Atkins concorde avec la vôtre.

—Le docteur pense comme moi, Madame.

—Et il ne peut rien de plus que vous?

—Je crains que non.

—Maintenant, lui ou vous, pouvez-vous me dire combien vraisemblablement j'ai de temps à vivre encore?

J'hésitais à répondre.

—Quel est le plus long temps qu'une personne atteinte de cette maladie ait jamais vécu?... et quel est le temps le plus court?.... Vous devez le savoir. Je vous en supplie, ne me trompez pas. Songez à tout ce qui me reste à faire ici-bas... Dites-moi la vérité. Qu'ai-je encore à vivre?

—Deux mois.

—Ah!... c'est court! Je n'ai pas un moment à perdre alors. Monsieur Wilson ayez la bonté de vous entendre avec M. Atkins et d'arrêter ensemble le plan du traitement le plus capable de me conserver l'emploi entier de mes facultés pendant le peu de jours qui me restent à vivre.

A partir de ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée: mettre ordre à ses affaires et assurer le bien-être de ceux qui l'entouraient; ce fut sa constante préoccupation.

Cependant une anxiété immense, incalculable, pesait lourdement sur son cœur: son petit garçon.

J'avais toujours été d'avis qu'il ne vivrait pas. En cela, son jugement différait du mien. Son intime conviction était qu'il vivrait. Son amour pour lui avait quelque chose de la calme énergie de sa nature: sérieux, profond, dévoué, raisonné plutôt qu'enthousiaste. Elle avait pesé avec sang-froid toutes les éventualités de son avenir et mûrement calculé les conséquences de l'étrange disproportion entre l'immense fortune qui devait être un jour la sienne et la misérable condition à laquelle la condamneraient ses infirmités. Elle avait été surtout frappée de la différence plus grande encore entre la difformité physique et la précocité vraiment surprenante de son esprit.

L'enfant donnait déjà les preuves d'une énergie, d'une force de volonté et d'une supériorité d'observation bien au-dessus de son âge. Il semblait avoir hérité du sang-froid de sa mère et de la calme gravité de sa tendresse.

Son amour pour elle ne se manifestait ni par des transports bruyans ni par l'abondance des caresses, mais plutôt par la ténacité avec laquelle ses grands yeux fixés sur elle, il se tenait toujours à ses côtés dans une sorte de contemplation muette et rêveuse, préférant sa société à tout autre plaisir.

Surveiller le développement d'une telle âme enfermée dans une telle enveloppe avait été le but que la marquise s'était proposé dans la vie. Espérant, par des soins attentifs et incessans, diminuer les souffrances physiques de son malheureux fils, et convaincue qu'elle parviendrait, en cultivant son intelligence, son instruction et ses talens, à contre-balancer les innombrables maux inhérens à sa triste situation, elle voulait, en élevant son âme vers le beau et le bien, lui rendre au moins la vie supportable, et elle se flattait que son dévouement et sa tendresse pourraient lui tenir lieu, un jour, de cette autre affection plus tendre qui est l'espérance naturelle de nos jeunes années, et dont il ne lui serait jamais permis—elle en était certaine—de connaître la douceur et le charme, quelles que fussent les qualités de son esprit et de son cœur.

A tout cela il lui fallait renoncer aujourd'hui. Il lui fallait, en mourant, laisser le soin d'exécuter ses plans d'éducation à des étrangers moins profondément intéressés qu'elle à leur réussite, et combattre du mieux qu'elle le pourrait, dès à présent, puisque ses jours étaient comptés, les malheurs qui menaçaient toujours un orphelin, même dans des conditions normales, et que les infirmités de son malheureux enfant rendaient plus à craindre encore.

Que le marquis se remariât, elle n'en faisait aucun doute, et son bon sens lui disait que son second choix ne ressemblerait pas au premier. Elle prévoyait toutes sortes de froissements et de difficultés pour l'enfant de ses affections; mais, par-dessus tout, elle redoutait pour lui le manque de soins intelligents et tendres dont plus que tout autre il aurait besoin.

Elle voulut donc profiter des quelques mois qu'elle avait encore à vivre pour parer autant que possible à cet avenir gros de nuages. Elle écrivit au marquis, alors à Londres, en l'informant de son état et en le priant de se rendre immédiatement auprès d'elle à Brandon. Il arriva en toute hâte, véritablement peiné et affligé; car, s'il n'éprouvait pour elle rien qui ressemblât à de la passion, elle avait su lui inspirer une affection et une estime profondes.

—Mon cher lord, lui dit-elle sans préambule (toute son énergie était maintenant concentrée sur un seul objet), j'ai deux prières à vous adresser, et je suis certaine d'avance que vous les exaucerez. Notre pauvre enfant......

—Hélas! chère amie, pourquoi vous agiter de ces pensées? répondit-il les yeux pleins de larmes. Je n'aurai connu, je le crains, le bonheur d'avoir un fils que pour ressentir plus durement sa perte.

—Mon fils vivra.... Je le crois, je l'espère, pour votre bonheur et le sien; mais il lui faudra plus que des soins ordinaires. Mme Cartwright,—vous savez quelle estime j'ai pour elle,—est-ce trop vous demander que mon fils lui soit confié?

—Pour combien de temps?

—Je ne veux pas dire comme gouvernante ou comme institutrice. Non. Mais ne pourrait-elle pas, en quelque sorte, être pour lui comme une seconde mère?

Lord Bradon fit un mouvement de surprise.

—Oh! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, continua la marquise en souriant gravement. Je ne désire pas qu'elle devienne pour vous autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui. Vous ne pouvez le croire, n'est-ce pas?.... Ce que je vous supplie de me promettre, c'est de la laisser auprès de mon fils aussi longtemps que cela sera possible et profitable à tous. Le pauvre enfant aura besoin de la tendresse d'une mère pour adoucir l'amertume de sa misérable existence; il la trouvera en elle.

—Ma chère lady Brandon, vos moindres désirs seront des ordres pour moi. Vous connaissez assez, j'espère, mes sentimens de respect et d'estime pour être convaincue que toutes vos recommandations me seront sacrées. Je ne serai que trop content de voir Mme Cartwright prendre soin de mon fils et de la considérer comme faisant partie de la famille aussi longtemps qu'il lui plaira de rester parmi nous.

—Vous me permettez alors de prendre des mesures dispositions de concert avec elle?

—Je serai, en vérité, soulagé d'une grande inquiétude. Mais, hélas! je crains que vous ne vous leurriez d'un vain espoir.

—Non, milord; mon fils vivra, j'en suis sûr...... Mon instinct maternel me le dit. J'ai encore une prière à vous adresser. Mon bon et cher père, le jour de la naissance de son petit-fils, m'a fait présent de deux cent cinquante mille francs. Il voulait que je les employasse à l'achat d'un souvenir qui le rappelât toujours à notre mémoire. C'était là une précaution bien inutile, n'est-ce pas? Quelque temps avant sa mort, je lui demandais ce que je devais acheter, car, en vérité, mon cher lord, votre grande libéralité ne me laissait rien à désirer ou à envier. "Ce qui te plaira", me répondit-il. Voulez-m'accorder la même permission?

—Comment pouvez-vous, mon adorée lady Brandon, me faire une pareille question? Mais cela vous ressemble bien, ajouta le marquis profondément ému.—Il avait toujours apprécié la délicatesse avec laquelle sa femme, qui lui avait apporté une si immense fortune, s'était conduite envers lui pour toutes les affaires d'argent, et la confiance qu'elle lui avait témoignée en les lui laissant gérer sans contrôle.—Dites-moi seulement vos désirs. Le moindre d'entre eux sera fidèlement exécuté par moi. Y a-t-il quelqu'un que vous ayez l'intention d'avantager, quelque chose....

—Je voudrais aussi disposer comme je l'entendrai de tous mes bijoux, excepté des diamants dont mon père m'a fait cadeau lors de ma présentation à la cour. Quant à ceux-ci, je vous prierai de les ajouter aux bijoux de votre famille afin de laisser à votre maison quelque chose en souvenir de mon père.

—Agissez en tout comme bon vous semblera. Quoi que vous décidiez, je tiendrai à honneur de l'exécuter.

Une semaine plus tard, la marquise me fit demander et me dit:

—Mon cher monsieur Wilson, j'ai une confiance absolue en votre probité, en votre bon sens et en votre honneur. Voulez-vous vous charger d'une mission que je considère comme de la dernière importance? J'ai assez d'expérience de la vie, des grands de la terre pour me méfier du système suivi dans ces familles: trop de splendeur, pas assez de confortable, d'immenses dépenses et toujours des besoins d'argent. La situation de mon enfant, s'il vit, sera tout exceptionnelle et exigera une foule de choses que dans tout autre cas on jugerait, et avec raison, inutiles. Son père se remariera....

Je fis un geste de désapprobation.

—Il fera bien. Une belle-mère!...... Ah! monsieur Wilson, oui...... Je sais quel mal elle peut faire!.. Enfin, voulez-vous vous charger d'une somme d'argent que vous remettrez à Mme Cartwright ou à mon fils de la manière et dans les proportions que vous jugerez nécessaires? Vous n'aurez à en rendre compte à personne. Elle sera absolument comme si elle vous appartenait, et vous en userez suivant que vous le jugerez le plus profitable aux intérêts de mon pauvre enfant.

—Mais, Madame, si je meurs?......

—Je ne saurais prévoir toutes les éventualités. Disposez-en par testament, faites comme bon vous semblera pour assurer l'exécution de ce que j'ai en vue. Mais si vous vivez, et c'est probable, longtemps encore, gardez la somme, vous trouverez moyen de l'employer.

La somme était de deux cent cinquante mille francs. La marquise me donna aussi tous ses bijoux, en me chargeant de les vendre et d'en remettre le produit, en cas de besoin, à Mme Cartwright. Elle me laissa à cet égard des instructions écrites.

Cette excellente femme mourut avec une incroyable sérénité et fut enterrée, selon son désir formellement exprimé, avec toute la simplicité que permettait sa haute position dans le monde.

La douleur de son petit garçon quand il comprit—et en dépit de toutes nos précautions il comprit vite—l'immense malheur qui le frappait, fut, comme son caractère lui-même, plus concentrée que démonstrative. Il dit peu de chose; mais ses joues, si pâles d'ordinaires, devinrent plus pâles encore; son amaigrissement et sa faiblesse augmentèrent tellement, que nous ne doutâmes pas de sa mort prochaine. Quoique assez calme pendant le jour, il passait les nuits sans sommeil, et je trouvais, chaque matin, son oreiller trempé de larmes. Epuisé par une fièvre lente, il ne mangeait plus.. et cependant il continuait à vivre, soutenu par je ne sais quelle force intérieure. Il y avait en lui comme une ténacité de l'existence.

J'avais une sœur de quelques années plus âgée que moi. Elle se nommait Judy. Pendant mes courses aux hôpitaux, pendant mes luttes contre les difficultés des commencements de ma carrière, Judy n'avait pas quitté la petite ville de Carstones. A force d'avoir toujours le même horizon devant les yeux, elle avait fini par être convaincue que rien n'existait au delà de sa ville natale.

Il en était des habitans de Carstones comme, en général, de ceux des petites villes: ils mettaient leur amour-propre dans l'importance et dans les dignités de la famille illustre dont ils étaient pour ainsi dire les vassaux. Chaque fait et geste des châtelains de Brandon, chaque changement d'intendant, de domestique ou de jardinier au château, chaque nouveau costume, soit de la marquise quand elle se rendait à l'église, soit des caméristes quand elles descendaient en ville pour bavarder,—leurs occupations, leur santé, leurs sympathies et leurs antipathies formaient le sujet unique des conversations, le jour à la promenade, le soir dans les réunions de famille.—Quel air avait la marquise?—Quand milord reviendrait-il de Londres?—Comment le petit comte avait-il dormi? etc., etc.

Louis XIV au faîte de sa grandeur, avec l'auréole de sa renommée, n'était pas plus entouré de l'attention et du respect de ses courtisans à Versailles que la famille Brandon à Carstones.

C'est une profonde erreur de croire que l'homme est naturellement porté à aimer l'indépendance. C'est là le lot de quelques rares esprits. Regarder au-dessus de soi, flatter, ramper et lécher la poussière sous les pieds des riches et des puissants de ce monde, c'est non seulement la destinée, mais encore le goût de la grande majorité.

Quoi que fissent le marquis et la marquise, on pouvait être certain que tous, à Carstones, le trouveraient bien. Il en était généralement de même à l'égard de l'intendant M. Bans, ou de mistress Newcome, personnages d'importance et d'influence chacun dans sa sphère. Il en était, au contraire, tout autrement à l'égard de Mme Cartwright. Chacune de ses actions, de ses paroles, ses regards, ses promenades, ses vêtements, on trouvait à redire à tout, on la haïssait ou on l'enviait. Qui était-elle, après tout? La veuve d'un pauvre officier! Et pourquoi elle plutôt qu'une autre, pour la haute position qu'elle occupait aujourd'hui? Dîner à la table des maîtres, au château! Se chauffer au même feu, s'asseoir dans le même poney-chaise que la marquise de Brandon! Pas une seule demoiselle de trente-cinq ans—non fiancée—à Carstones, qui ne se crût plus capable de remplir ce poste agréable que la froide et compassée Mme Cartwright, cette statue de marbre!

La possibilité que Mme Cartwright pût être douée de certaines qualités cachées d'une inestimable valeur, qu'elles-mêmes ne possédaient pas, n'entrait pas un seul instant dans leur esprit, car elles ne voyaient rien au delà de la toilette et de la mode. Si elles eussent vécu au temps où l'on croyait à la sorcellerie et à la magie, Mme Cartwright aurait eu certainement de grandes chances d'être brûlée comme sorcière. Dans l'état des choses, on ne se gênait pas pour l'accuser ouvertement de *cajoleries*, d'*artifices* ou de *manger des crapauds*; les seuls moyens d'obtenir de l'influence que connaissent les femmes de Carstones.

(A continuer.)